

PETITS POÈMES A DIRE

LES DEUX MÈRES

*Là-bas, bien loin, sourit une maison à l'ès blanche ;
Là-bas, bien loin, s'explora une mère au front gris.
La maison se lézarde, et la mère se penche :
L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.*

*Je suis le fils des deux, et mon cœur les vénère.
Quand je vais au pays, dans la belle saison,
Je vois s'ouvrir pour moi tes deux bras, ô ma mère !
Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison !*

*Et je baise les mains, et je baise les pierres,
Je regarde les doigts et les planchers tremblants ;
Et j'ai des pleurs très doux au bord de mes paupières
Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !*

*Quand il faut repartir, tout mon être se broie :
Ma mère a son mouchoir dans ses poings délabrés,
Et longtemps ma maison, sur la route, m'envoie
L'adieu muet et blanc de ses murs adorés.*

*Un jour, les yeux emplis des larmes coutumières,
Mère aux tendres adieux, maison aux blancs saluts,
Sous votre ciel d'azur inondé de lumières,
Je m'en irai, très pâle, et ne vous verrai plus !*

*O ma maison natale aux corniches noussues,
Sois bonne aux étrangers que tu protégeras !
O terre du pays dont mes chairs sont issues,
Sois douce à la maman que tu recueilleras !*

*Et quand tu seras morte, ô ma maison si chère,
Qu'il Dieu peuple de fleurs tes décombres bénis,
Et que devant ta tombe, ô ma dolente mère !
Mes pensers éternels chantent comme les nids !*

*Je mourrai loin de vous : une terre inconnue
Dans son sein froid et morne un jour me recerra ;
Mais peut-être le vent sacré de quelque nue
Y prendra ma poussière et vous l'apportera !*

JEAN RAMEAU.

UN SOIR D'ORAGE

A vous qui avez tant d'espoir.

C'était le soir. Un soir sans lune, sans étoiles, un soir comme ces jours de la vie, où le soleil du bonheur ne brille plus, un soir comme ces heures sombres où, dans notre ciel, ne passent plus des touffes d'azur baignées de douce clarté. Sur la mer immense, les flots noirâtres tressaillent sous les coups du grand vent, et les vagues agitées se tordent comme un jet de lave écumante.

Et sous le vent, sous le ciel noir, fuit la frégate *Sperata*.

Oh ! qu'importe l'orage qui gronde, qu'importe le danger qui s'avance. Il faut marcher, il faut fuir ! Un silence de mort règne sur la frégate, et à minuit, quand les pauvres matelots peuvent dormir, peuvent rêver, oh ! ils ne regardent plus la mer, ils ne regardent plus le ciel, et ils ferment leurs yeux en songeant à des jours meilleurs, à des heures plus douces.

Tout à coup, sur le pont, un bruit de pas se fait entendre : c'est un jeune mousse qui ne dort point et ne rêve plus.

A vingt ans être mousse ! A vingt ans ne plus voir que le ciel immense et le vaste océan, ne plus entendre que les cris du grand vent, les soupirs de la brise et la plainte des vagues !...

A vingt ans, ne plus sentir son cœur vibrer et pleurer au contact d'un regard que l'on comprend, d'un cœur que l'on aime, ne plus savourer en son âme les doux parfums de l'amitié, le suave arôme du bonheur !... Mais être bien seul avec les flots qui passent, bien seul, sans illusion et sans espérance, être bien seul à l'aurore de la vie, à vingt ans, oh ! ne vaut-il pas mieux mourir ?

Le jeune mousse l'a compris, et désespéré, fatigué de cette vie tissée de souffrances et d'ennuis, il est là, songeant que demain la frégate *Sperata* ne le verra plus pleurer, ne le verra plus souffrir !

Au firmament, les éclairs tracent leurs sillons de feu, et projettent ensuite, sur la figure du jeune matelot, leur lumière blafarde. Sous ces reflets rapides,

sous ces lueurs d'un instant, comme il paraît beau, le pauvre mousse ! Ses grands yeux bleus sont si tristes, son regard est si profond ; son sourire est plein d'amertume, mais il garde encore quelque chose de cette franchise, de cette sérénité qu'exhale un cœur de vingt ans. Le jeune marin lève ses grands yeux tristes et regarde au ciel, les nuages, noirs comme le jais, qui semblent s'ouvrir pour laisser passer l'effrayante lumière de l'éclair. Il regarde tout autour de lui : au ciel, l'orage ; sur mer, l'orage, et dans son cœur, le désespoir.

Oh ! dit-il. Les flots peuvent m'emporter, la mer peut m'engloutir ! Que m'importe la vie ! A moi, la mort, à moi le repos !...

Une pâleur livide couvre ses traits, ses doigts crispés passent et repassent dans sa chevelure blonde, dont les mèches folles retombent sur son front, ses yeux sont à demi fermés, comme pour ne plus voir l'abîme, où il va s'engloutir.

Une échelle de cordages est là tout près.

Il la gravira, et de son sommet, il se jettera dans les flots qui l'invitent, dans la mer qui l'appelle.

Le jeune mousse a déjà monté un échelon... deux échelons... Tout à coup, il s'arrête, comme préoccupé dans une dernière méditation.

Oh ! Que s'est-il donc passé ? Quel souvenir a pu arrêter, dans son âme, l'élan de son désespoir ?... Quelle réminiscence a pu dire à son cœur : " Ah ! Espère encore ! "

Le pauvre matelot a jeté un dernier regard sur l'immensité, et là-bas... là-bas, à travers les brumes, son cœur rayait l'horizon, à travers les voiles et les ténèbres, son cœur voyait l'église du village, la croix du cimetière, et, dans l'espoir de dormir un jour près de celle qu'il avait aimée, près de celle qu'il nommait sa mère, il était là, balançant entre le désespoir et l'espérance, entre la mort et la vie !

Oh ! Ne pas mourir, c'était recommencer cette vie si fade, si monotone, quand elle n'offre plus d'espoir et de rêve, c'était reprendre cette chaîne si lourde d'ennuis et de souffrances.

Oh ! Oui, mais dans ces âmes, ivres de dévouement et de sacrifice, si l'espoir semble s'éteindre parfois, il ne meurt point ; dans ces cœurs, avides d'amour et de tendresse, la soif ardente ne s'apaise jamais. Le glaive aigu de la souffrance déchire le cœur, lambeau par lambeau, et sur les ruines sanglantes, l'espoir verse son baume consolant ; le feu de la douleur, peu à peu, consume les illusions, et sur les cendres fumantes, l'espérance jette une autre étincelle, une autre flamme.

Et maintenant, le jeune mousse redescend lentement les deux degrés qu'il a gravis, parce qu'un rayon d'espoir est venu traverser son âme, parce qu'il se dit : " Oh ! peut-être un jour le bonheur viendra-t-il à moi, peut-être un jour mon cœur verra-t-il un autre cœur le comprendre et l'aimer, peut-être un jour reverrai-je cette terre lointaine, ce petit coin du cimetière où il fera bon dormir ! "

Au ciel la tempête gronde encore, sur mer l'orage mugit toujours, mais dans le cœur du pauvre mousse il ne reste plus que le calme et la sérénité de l'espoir.

Et sous le vent, sous le ciel noir, fuit la frégate *Sperata*.

Laurette de Walmont

JEAN

C'était inévitable. Au milieu du bal, Jean et Marthe s'aperçurent. Un instant ils se regardèrent sans surprise apparente. Son œil à elle était calme, son œil à lui était dur. Puis, brusquement, Jean fit un effort, il entraîna de Breuil et, sans une parole, passa.

Dans la grande salle blanche, scintillante de lumières, dans le tourbillon des danseurs, Marthe, demeurée immobile, les vit s'éloigner. Jean se pressait, remorquant son ami. Son bras tremblait, un tic nerveux secouait sa moustache, et il répétait :

— Allons, viens, viens donc !

Ils gagnèrent une petite pièce, un coin isolé et tran-

quille, où de hauts palmiers laissaient retomber paresseusement leurs feuilles. Là, il faisait bon, loin du tumulte du bal. Sur un sofa, ils s'assirent et restèrent silencieux.

De Breuil ne demandait rien à Jean, parce qu'il savait. Il savait que Jean avait aimé Marthe, qu'elle l'avait aimé peut-être, et qu'ils s'étaient quittés, il y avait des mois, un an bientôt. Il se rappelait la douleur de son ami à cette rupture, et les moyens de guérison qu'il avait employés : cette obstination désespérée au travail, pour se reprendre, et ces nuits de nocce folle, pour s'étourdir. Il se rappelait l'étreinte de ces mains brûlantes, la flamme de ces yeux fiévreux. Oh ! ces yeux ! Il semblait que tout l'être de Jean se consumait à leur flamme intérieure. Et de Breuil voyait cette figure, aujourd'hui revenue à la santé, minée, rongée par l'affreux mal, ces traits altérés, ces joues amaigries, ce teint blême et ces lèvres sans couleur. Alors, toute la souffrance muette qui vidait cette figure de malade, lui avait fait se demander bien des fois, lui dont le cœur n'avait jamais saigné, comment l'amour pouvait faire autant de mal !

Pourtant, comme ils ne parlaient pas, dans le petit salon, une femme entra. Son teint avait une transparence lumineuse, elle souriait de ses dents claires, et elle était adorablement belle, avec ses jeunes épaules et sa gorge frissonnante sous les dentelles. C'était Marthe. Elle s'avança un peu, puis, d'une voix douce :

— M. de Breuil, un mot, je vous prie.

Empressé, de Breuil se leva.

— Très volontiers, Madame.

Et ils se retirèrent tous deux. Jean n'avait pas bougé. Il ne pensait pas à s'en aller, il ne pensait à rien peut-être. Maintenant, du coin où Marthe avait attiré de Breuil, un chuchotement partait, arrivait à son oreille. Cela dura une minute. Et de Breuil reparut seul. Il dit simplement :

— Elle veut te parler.

— C'est bien, fit Jean.

Sa figure restait impassible. Une de ses mains pendait, indolente, sur la soie du sofa. Marthe se montra. Elle s'avança vers lui, prit sa main, et avec une moue de regret qui avait quelque chose d'enfantin et de très tendre :

— Jean, tu m'en veux donc bien ?

Doucement, il retira sa main, qui retomba indolente. Il la regarda longtemps en silence.

Puis, d'une voix calme, si calme qu'elle n'avait plus d'accent :

— Vous vous trompez, madame, je ne vous en veux pas.

Elle comprit qu'il fallait qu'elle parlât pour le reconquérir. A côté de lui, elle s'assit, reprit sa main.

— Ecoute, Jean, on m'a dit que tu avais souffert. Moi, je ne savais pas, je n'ai rien su... Mais quand je t'ai revu tout à l'heure, je suis restée saisie, j'ai bien compris que c'était plus fort que moi. Jean, regarde-moi, je ne te mens pas...

Il ne répondit point. Du bal, on entendait une musique de violons, et des couples apparaissaient très vite, tourbillonnant sous les lumières.

Marthe continua :

— Jean, tu vois, je suis revenue vers toi. J'ai voulu te parler. Ça été plus fort que moi. Au milieu de tout ce monde, je t'ai vu et je me suis rappelée que nous avions été heureux. Oh ! ne feins pas, je sais bien que tu m'aimes encore. J'ai bien vu que tu ne regardais pas les femmes, que tu passais sans les voir. Puis, quand nos yeux se sont croisés, tu es devenu très pâle tout d'un coup, et tu es parti vite, vite, comme quelqu'un qui souffre...

Très froid, il dit :

— Vous vous trompez, je ne pense plus à vous. Si je suis parti, c'est que je voulais éviter une rencontre inutile... Vous avez voulu me parler, je vous écoute. Mais ce que vous me dites ne me touche pas, je ne vous crois pas, je ne crois plus à rien... S'il est vrai que j'ai souffert, je suis guéri à présent, oh ! bien guéri. Pourquoi revenir sur des choses oubliées ? Je ne vous en veux pas, vous m'êtes indifférente, je vous assure...